

Le perce-neige

Lysanne Langevin

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66020ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langevin, L. (2012). Le perce-neige. *Moebius*, (132), 85–90.

LYSANNE LANGEVIN

Le perce-neige

Délicatement j'ai posé ma main sur son visage. La peau est encore tiède. Ma mère est morte. Morte en emportant son mystère. Je la regarde. Elle aura désormais et à jamais les yeux fermés.

Depuis quelques années, même ouverts, ils semblaient indifférents à la réalité mouvante qui s'agitait autour d'elle. Depuis un certain temps ma mère, en quelque sorte aveugle, était muette.

Pour tout échange : son regard parfois intense, parfois vide, une pression ténue de sa main. Ses yeux pâles me scrutaient sans me voir. Déjà ! Au moment de se quitter, ses lèvres relevées qui se pressaient sur ma joue. Nous étions tous deux au seuil de l'éternité et moi seul (je crois !) ressentait le deuil, une fascinante aspiration devant le vide vertigineux de sa lente agonie. Car pour ma mère tout était en ces instants, tout était silence et immobilité. Son état végétatif lui donnait la résilience des pierres. Une ténacité de la nature, tiède et sans soubresauts. Hors du temps et pleinement présente tandis que celui-ci me bousculait à chaque visite. Ses mouvements étaient à peine esquissés. Un vain effort permettait le soulèvement imperceptible du bras. La tête se tournait alors un peu et permettait aux yeux de tracer leur longue ligne, leur trajectoire infinie au-delà de mon emplacement.

Que dire de la vieillesse, de sa vieillesse ? Sinon qu'elle m'était étrangère et surtout menaçante. Sous mes yeux se traçaient mon destin, ma promesse. Car je n'étais surtout pas dupe de mes moyens d'y échapper. De nombreux deuils se seront accumulés avant d'en arriver à celui-là !

Ma mère en somme me freinait sans me retenir, m'indiquant par son inertie même la direction de son trajet, son exploration d'une dimension à laquelle elle s'apprêtait à appartenir. Seule, sans moi. Me laissant derrière, sans nul autre repère que moi. Moi Élie. Moi seul. Moi. Seul.

Je suis sorti de la chambre. Surpris et calme. Entièrement préparé à ce rien auquel elle m'avait apprivoisé à doses homéopathiques. Je me suis éloigné. Cherchant ma direction.

L'hiver sur le fleuve

Avis au lecteur

Sans vouloir bousculer notre lecteur, nous nous permettrons maintenant d'intervenir. Non pas que nous soyions essentiels à cette histoire, mais il nous semble utile d'y être. Nous autorisera-t-il à l'inviter maintenant à suivre Élie dans sa fuite, ou serait-ce une quête? Quelle qu'elle soit, elle se poursuit le long d'un fleuve.

Au-delà du vieux port, sur la presqu'île, Élie regardait le fleuve glacé devant lui. Devant lui une brume laiteuse à faibles nuances jaunâtres déferlait à pleine vitesse et masquait complètement la surface du Saint-Laurent et de sa rive sud. Les vapeurs d'eau tels des nuages bas s'effilocheaient direction nord (où était-ce l'est? dans cette géographie aussi désorientée que le pays qu'il habitait). Par moments une trouée se dégageait des nuages, dévoilant à travers ce filtre opaque la vague silhouette des arbres et des édifices. Seules demeuraient visibles les deux grues élevées depuis des mois, des années, autour du casino dont les patrons cherchaient, à force de pratiques de toutes sortes ou de « réaménagements des espaces », à augmenter les revenus. Maintenant les nuages s'élevaient davantage et révélaient le tumulte des courants. L'eau bouillonnait à la surface du fleuve alors que plus loin elle se figeait sous la forme de plaques juxtaposées. En ces endroits, des blocs de pierre entassés sous les eaux en diminuaient la profondeur et en ralentissaient le débit; l'eau ainsi se rafraîchissant, se rapprochait de la température ambiante. Glaciale. Se distinguait encore l'écume des vagues qui, soulevées par le vent, tentaient de résister ou de contourner les obstacles sous-marins alors que ceux-ci,

épisodiquement, persistaient à ralentir leur cours. Malgré leur densité, des nuages parvenaient de temps à autre à s'élever vers l'azur en camouflant les bords de la rive. La vitesse du vent et des flots les ramenaient éventuellement vers le fil du fleuve, ce qui dégageait l'horizon. Ainsi la visibilité devenait parfaite: à travers les branches des arbres, désormais dénudés, la ligne claire des montagnes dominait au loin.

Élie n'avait pas assisté à la mort de son père. Il n'avait pas vu son dur désir de mourir. Son père rassasié de ses jours, accablé par les ans et leur silence. Cette agonie lui avait échappé comme à cet homme avait échappé son enfant. L'enfance de son enfant. Absent de sa vie. Présent au travail. Élie constatait aujourd'hui, et devant nous, que la seule présence de son père avait été son absence de sa vie. Tandis que sa mère...

Et maintenant, après avoir accompagné Élie dans sa marche à l'extérieur, si le lecteur acceptait notre invitation à pénétrer son état d'esprit: histoire de connaître un peu mieux le personnage. Tentons de l'observer, tel un entomologiste, dans un contexte national-culturellement-localisé...

L'hiver sur le pays

Il fait froid.

Je rentre à la maison. Allume la télé. Enquête sur la malhonnêteté (mais ce mot n'est jamais prononcé: on parlera de « corruption », déresponsabilisant de manière « universelle » et grâce à une osmose dont on ignorera ou taira à jamais la source) des entrepreneurs, des administrateurs, des politiciens. Réduction de l'État-Providence au profit des intérêts privés. Suicide du fils d'un courtier enfin emprisonné pour ses forfaits. Un père chômeur qui tue sa famille entière. Ouf!!!

Comment endurer et résister à tant de marasme? Il faudra bien pourtant passer à travers... Rien n'est si difficile qu'il ne semble. Je pourrais facilement m'imaginer pire que ces « années de plomb ». Par exemple, cette « période spéciale » à Cuba lors de l'effondrement du bloc soviétique, au moment où les années bienheureuses s'effritaient en même temps que la solidarité socialiste s'effiloçait. Faim,

famine et misère pendant que se maintenait le discours euphorique annonçant l'homme nouveau. L'exil intérieur. Hiberner sous le soleil des Tropiques? Le pays tout entier plongé dans le déni.

Un peu comme ici... non?

Je suis d'un pays en état de lutte perpétuelle contre les éléments. Mon pays ce n'est pas un pays... Quel euphémisme! Toujours dans le contre-discours et dans le déni. Aussi bien politique que climatique. Un peuple qui se plaint de l'hiver et qui cherche sans cesse à s'en évader, ne serait-ce que deux semaines. Irrésolu face à cet hiver non intégré à ses mœurs. Mon pays dépaysé qui se cherche. Mon pays ce n'est pas un pays... Mon pays dépaysé. Sans cesse baignant dans l'oxymore. La révolution tranquille. Un pays qui ne se nomme pas. Même combat. Même constat.

Et pendant ce temps, la mondialisation de l'austérité pour la classe moyenne. La loi de la survie et du plus fort qui s'impose petit à petit au lieu de l'équité sociale utopique. Je sais bien que menace le climat de méfiance qui précède celui de la délation. Que, malgré les protestations, les cris de révolte et la révélation des scandales, une ombre recouvre l'horizon et se diffuse traîtreusement. Deux mondes étrangers se rencontrent telles des plaques tectoniques qui se confrontent et changent irrémédiablement le paysage.

Toutes ces nouvelles, toute cette époque me rendent fort morose. Allez! Je ferme le téléviseur.

Et je revois maman qui mange. Chaque bouchée disséquée avec précision. Chaque parcelle de viande bien homologuée avant d'être avalée. On ne peut certes pas parler d'engloutissement à cette vitesse! Chaque gorgée d'eau creusant son passage lentement dans ses boyaux. Quelques gargouillis confirmant la complétude du processus de déglutition. Ses repas si longs. Participant de l'éternité. Prenant toute leur mesure du temps qui désormais n'est plus compté. Je caresse sa peau dans un lent mouvement d'aller-retour. Doucement car sa peau transparente est, elle aussi, si fragile. De couleur presque bleutée à cause des veines multiples désormais insuffisantes à la tâche...

Temps rétréci et dilaté. Comme son espace, qui naguère était sans limite. Marcheuse et voyageuse devant l'éternel. L'espace se limitait aujourd'hui à une petite chambre. Cette chambre dans laquelle elle est morte. Sur le mur, des tableaux qu'elle a peints ou achetés lors de ses nombreux périples. Une sculpture thaïlandaise. Un souvenir de Hollande datant du temps où son époux y avait combattu. Et les photos de famille. Des témoins d'une vie de quelques décennies qu'on pourra résumer en deux lignes.

S'étant promené le long du Saint-Laurent, Élie décide d'escalader le mont Royal. Y aurait-il un symbolisme derrière ces comportements déambulatoires? Où le mènera cette marche?

L'hiver sur la montagne

Je vois un des sommets du mont Royal. Et j'entends l'hiver. Le craquement de la glace, le crissement de mes pas et le chuintement de mes bottes qui déplacent la neige. Le froid me pince la peau et rougit mes joues. Mes yeux clignent devant la lumière blanche légèrement bleutée malgré mes verres protecteurs. La poudreuse est difficile à soulever. Je pense: Ah comme la neige a neigé! ne pouvant éviter les paroles du poète si adéquates dans ce paysage. La buée qui sort de ma bouche se transforme en des dizaines de particules glacées qui perlent aussitôt sur mon passe-montagne. Craquement de bois, bruits étouffés me parviennent dans ce faux silence. Dans cet espace indéfini dont la neige a atténué les formes et face à cette froidure surgissent en moi des réflexes d'assiégé. Un besoin de me réfugier à l'intérieur. Ma mère. Ma vie? Rentré à la maison, engourdi, je tombe de sommeil.

Et cette fois, après une fréquentation du dehors, nous nous enhardissons en bifurquant vers l'imaginaire; explorant l'inconscient de notre rêveur. Inconscient d'être ainsi observé, l'est-il aussi d'être manipulé?

L'hiver rêvé

Je suis en perpétuel mouvement et je ne suis pas le seul. Plusieurs secondes, une éternité, et je me demande

où je suis... À qui pourrais-je adresser cette question ? D'où viens-je ? Tendus, tous sens éveillés je ne sais vers quoi.

Il semble que je sois attelé à une tâche, à un projet dont on s'est bien gardé de me révéler l'issue. Écartez-vous de mon chemin, quel qu'il soit ! Je sens que mes voisins sont tout aussi occupés, préoccupés. Tentent-ils de s'échapper ? Il ne semble n'y avoir ni capitaine ni chef. Nous sommes responsables de notre propre ordre ou de notre chaos. Une pulsion, une mouvance dont je participe me pousse vers l'avant, ou est-ce vers le haut ? Je n'ai aucun sens de la direction aujourd'hui. Je bouge sans me mouvoir, sans aucune volonté de ma part et comme conduit par le destin. Par moments me parviennent des odeurs de moisissure, une sensation de chaleur. Il me semble traverser des limbes, dans le sombre, un espace mort, silencieux et mystérieux. Ou encore, j'entends un craquement sec alternant avec un ruissellement. Perdu au milieu de ce tumulte, à travers les ténèbres, je me frotte à des surfaces spongieuses, lisses, souvent dures. Et comme aimanté, je poursuis ma route. Mon mouvement est cependant très lent, insidieux comme une reptation.

Un poids incroyable me pèse dessus. Je dois me faufiler discrètement, sous peine d'affronter un obstacle insurmontable. Tout pèse. Tout me pèse. Y aura-t-il une fin ? Une impression d'étouffement s'impose peu à peu, jusqu'à la panique. Je suis immobilisé, en état de léthargie. Et je m'éveille, sauvé de cet inconfort, encore une fois sauvé par le refus de mon cerveau d'en subir davantage. Et aussitôt debout, je vais à la fenêtre....

Et que voit-il, cher lecteur ? Que voit-il que nous voudrions voir avec lui ?

Je vois ma fille Zoé, qui arrive en courant de l'école et qui, exténuée de plaisir, dans sa course, s'enfarge et tombe devant un perce-neige.